

Un blédard à Paris

David Yesaya

Tout juste dix saisons de pluie quand la plante de mes pieds foula l'Hexagone. *Roissy Charles de Gaulle* était majestueux. Une beauté différente de celle de *Félix Houphouët-Boigny*. La froideur du carrelage s'infiltrait à travers les semelles de mes sandalettes. Elle voyageait à l'intérieur de mon corps afin de s'immiscer dans mon cœur. Le poids des bagages courbait mon échine. Mes doigts, tremblotants, s'agrippaient à la Bible offerte par le pater avant le décollage : « Tiens ! Elle sera ta meilleure arme d'intégration chez la fille aînée de l'Église » insista-t-il en singeant l'accent de nos « ancêtres les Gaulois ». Mon cerveau, lui, rêvassait l'avenir quand il ne cauchemardait pas le passé. Malgré le tintamarre collectif, les bousculades des voyageurs, les pleurs des séparations ou les larmes des retrouvailles, le nabot que j'étais resta figé, statufié tel un soldat au garde-à-vous. Pourtant, l'envie de rencontrer Marianne m'émoustillait. Mes prunelles tournaient à la vitesse d'une toupie, me provoquaient le tournis. Je sentais que mon globe oculaire allait sauter de son orbite. Cette curiosité incontrôlable fut aussi une manière de remercier l'être invisible d'avoir guidé mes pas sur la terre des peaux roses sans tracas. Néanmoins, je ne cessais de me ressasser les palabres intarissables des grands frères du village. Ces héros suicidaires prêts à risquer leur vie dans des pirogues en plein ventre de l'Atlantique. À devenir de la viande saignante pour les requins faméliques. À traverser des distances kilométriques sous la canicule du soleil endiablé des déserts de l'Afrique.

« Mady oh ! Mady oh ! », piailla ma tante dès son arrivée. La rondelette, à la peau cacao, avait des lianes dorées enracinées sur la tête. Surexcitée de me voir, elle m'embrassa d'une accolade sismique, suivie de doux bisous sur mes joues. « Fiston, toi t'as trop grandi dhé ! », s'exclama-t-elle d'une voix émerveillée.

Son mari, un trapu aux cheveux crépus, près du demi-siècle, s'avança à son tour. Avec son visage foncé et son regard froncé, il me serra la main. Fortement. Sans glisser le moindre sourire.

« Venez ! La voiture est par là ! », ordonna-t-il d'un ton aussi tranchant que le rasoir qu'il utilisait pour disposer d'un visage aussi glabre.

Sur le chemin du bercail, ce dernier conduisit sans prononcer le moindre mot : rien. À croire que Mawa s'était emparée de sa langue. En effet, cette pipelette jacassa comme une pie des makis d'Abidjan. Chaque mot qu'elle prononçait tentait de se faufiler dans mon oreille droite pour finalement se heurter à mon oreille gauche. Mes yeux à demi-clos préféraient se familiariser avec le paysage et décortiquer les nouveaux visages. Loin des cartes postales et des photos clichées des Champs-Élysées, mon champ de vision sombrait dans les côtés obscurs de la Ville Lumière. Plus on s'approchait des quartiers populaires, plus mon sourire de clown se transformait en grimace du Joker.

« Voilà fiston, on est arrivé ! », s'exclama Tata.

Attentivement, je fermais la porte de la 205 bleue cabossée. L'étoile jaune perchée dans le ciel azur distillait chaleureusement ses rayons vers notre direction. La zone m'était inénarrable. Je mesurais la taille d'un pygmée bantou face à cette gigantesque forêt de béton aux étages arborescents. Renfermés sur eux-mêmes, côte à côte, face à face, dos à dos, les

gratte-ciels de la France d'en bas supplantaient les arbres. En fait, ces tours de Babel, érigées en érection en direction du trône de Dieu, étaient des arbres. Les arbres des temps modernes. Tout comme l'homme était le singe moderne dans cette jungle urbaine.